

Yann Martel, Marie-Andrée Lamontagne, Yves Breton

Samuel Mercier

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65700ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2011). Compte rendu de [Yann Martel, Marie-Andrée Lamontagne, Yves Breton]. *Lettres québécoises*, (144), 47–48.



YANN MARTEL
101 lettres à un premier ministre.
Mais que lit Stephen Harper ?

traduit de l'anglais par Nicole et Émile Martel, Montréal, XYZ,
 2011, 430 p., 26,95 \$

La sensibilité artistique d'un député conservateur

Que lit Stephen Harper ? C'est la question centrale de la série de suggestions de lecture envoyées par Yann Martel au premier ministre canadien sur une période de près de quatre ans, un exercice qui nous pousse à nous interroger sur le rôle de l'art dans la formation des élites contemporaines.

Un ancien chef de pupitre, lorsque j'écrivais pour le journal universitaire, avait pour habitude de refuser les assignments à la section culture en disant qu'il avait « la sensibilité artistique d'un député conservateur ». Cette blague un peu cynique transcrit assez bien le sentiment que plusieurs acteurs du milieu culturel entretiennent face à la montée du gouvernement Harper à Ottawa. C'est d'ailleurs en réaction au traitement réservé aux artistes à la Chambre de communes que le projet de Yann Martel d'envoyer un livre à Stephen Harper toutes les deux semaines a été amorcé.

Invité au printemps 2007 — de même que quarante-neuf autres créateurs canadiens — à venir célébrer le cinquantième anniversaire du Conseil des Arts du Canada, l'auteur d'*Histoire de Pi* avait été choqué par le peu d'intérêt du gouvernement pour cet événement marquant (un maigre discours de la ministre du Patrimoine de l'époque, Bev Oda, et quelques mains qui claquent avant la reprise des travaux de la Chambre).

L'imaginaire de nos élites



Puisqu'il les écrivait en réaction à cette indéclicatesse, de même qu'aux différentes coupures dans le milieu culturel, les lettres de Yann Martel auraient facilement pu verser dans le didactisme et la condescendance. Cependant, loin d'être prétentieux, l'auteur nous convie plutôt, faute d'intéresser le premier ministre, à une réflexion féconde sur l'importance de la littérature dans son rôle de construction de l'imaginaire.

L'écrivain pose d'ailleurs une question fondamentale au dirigeant : « [D]e quoi est donc fait votre esprit ? Avec quels matériaux sont construits vos rêves pour notre pays ? Quelle est la couleur, quel est le tracé, quelle est la rime ou la raison de votre imagination ? » La littérature, comme toute

œuvre artistique, n'est pas seulement une histoire de goût ou de préfé-

rences. Peut-être faudrait-il écrire plutôt que ces goûts et ces préférences mettent en jeu une conception du monde, une sensibilité, un imaginaire et que cet imaginaire est tout sauf secondaire.

L'idée que les goûts se discutent et que cette discussion est importante, d'autant plus pour nos élites, est au cœur de la réflexion de l'auteur :

Ce n'est pas le genre de question qu'on est habituellement autorisé à poser, mais une fois que quelqu'un détient un pouvoir qui m'affecte, alors oui, j'ai le droit de m'enquérir de votre imagination, parce que vos rêves pourraient devenir mes cauchemars.

Martel nous renvoie ainsi à une conception de l'imaginaire que le discours économiste et utilitaire tend à négliger au profit de ce qui serait un gouvernement efficace.

Que lit Yann Martel ?

Évidemment, en chaussant les bottes du critique et en commentant les œuvres qu'il fait parvenir à Stephen Harper, Yann Martel dévoile lui-même ses positions, et le lecteur aimant la littérature ne peut faire autrement que de prendre parti. *En attendant Godot* serait une pièce ennuyante ? *La métamorphose* meilleure que *Le procès* ? *Fictions*, un simple jeu intellectuel ? Les lectures philosophiques et biographiques de Martel ne manquent pas de frustrer par moments.

Ce serait un désavantage si l'auteur n'aménageait pas lui-même un espace de discussion au fil de cette correspondance aux allures de soliloque. Restées sans réponse de la part du principal intéressé, les *101 lettres à un premier ministre* finissent par dresser le portrait du lecteur Yann Martel, certes, mais leur publication préalable sous forme de blogue a su attirer son lot de lecteurs et de commentateurs. De plus, une œuvre qui a pour objet le caractère engagé et engageant de toute réflexion sur l'expérience esthétique ne peut faire autrement que d'appeler son lecteur à réfléchir sur son propre rapport aux œuvres.

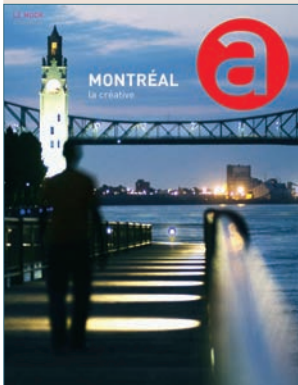
L'humain ne se retrouve pas totalement dans le discours utilitaire ou économique. La manière qu'il a de se représenter, de créer du sens, n'est pas à séparer de la gestion d'un État. En s'adressant ainsi à Stephen Harper, Yann Martel parvient à nous montrer à quel point la culture façonne notre imaginaire et qu'un gouvernement véritablement humain ne peut pas se permettre de la traiter comme un luxe inutile.

Rue des libraires

INFO capsule

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai cliqué sur le site d'achat de livres du regroupement des Librairies indépendantes du Québec (LIQ). Est-ce parce que ça me rappelait *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy ou *Rue Saint-Urbain* de Mordecai Richler ? En tout cas, je trouve l'initiative vraiment intéressante. Le lecteur qui tape www.ruedeslibraires.com entre immédiatement sur le site des librairies indépendantes. Il a le choix de plusieurs rubriques, depuis le « Choix des libraires » en passant par les « Bestsellers ».

La page d'accueil est simple et permet de se brancher aisément sur ce que l'on cherche. On se familiarise vite avec les rubriques. On peut acheter soit en format numérique, soit en format papier. Le regroupement veut pousser le numérique et atteindre des ventes à hauteur de 30 % dans ce secteur nouveau, comme c'est le cas de www.livresquebecois.com. Autre initiative qui met en vedette la librairie indépendante : l'acheteur se voit suggérer les trois librairies indépendantes qui sont les plus près de l'adresse qu'il a spécifiée dans son achat.



★★★

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE (DIR.)
Montréal la créative

Montréal, Héliotrope (en coédition avec les Éditions Autrement), coll. « Le Mook autrement », série « Créateurs et création », 2011, 128 p., 18,95 \$

Il y a aussi de bonnes publicités

À première vue, le recueil *Montréal la créative* a toutes les apparences d'un document publicitaire voué aux salles d'attente des ambassades canadiennes. Au delà du papier glacé de la couverture, ce magazine-livre comporte cependant une série d'articles intéressants sur les enjeux culturels montréalais.

Financé, entre autres, par le Consulat général de France et le ministère des Relations internationales du Québec, le livre *Montréal la créative* aurait pu verser dans la célébration un peu bête de la vie culturelle de la métropole.

Si quelques passages peuvent tomber dans ce piège en s'extasiant devant une ville faite de diversité, d'intégration et de cafés pour jeunes professionnels friqués aux inclinations artistiques, l'essentiel de l'ouvrage présente un portrait somme toute assez nuancé de la culture montréalaise.



MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

La plupart des articles de *Montréal la créative* vont en effet au delà de l'autocongratulation pour s'attaquer aux problèmes réels qui touchent le milieu artistique. Par exemple, lorsqu'il écrit sur la situation des arts visuels dans la métropole, Nicolas Mavrikakis n'hésite pas à souligner le manque de collectionneurs et l'importance de l'implication de l'État dans le maintien de la production artistique.

Un travail de journaliste

Marie-Andrée Lamontagne est l'auteur de la majorité des articles de *Montréal la créative* et, en bonne journaliste, celle-ci a su donner la parole à plusieurs intervenants du milieu culturel. Ces entrevues ponctuant chacun de ses articles ont pour avantage de donner un portrait diversifié de la situation culturelle.

De Simon Brault, directeur de l'École nationale de théâtre, qui justifie l'existence des festivals par un besoin de repères dans une offre trop diversifiée, à David Homel qui déplore le fait de ne pas pouvoir se sentir chez lui à Montréal (ni ailleurs), le côté journalistique de ce « Mook » — pour reprendre le terme utilisé par les éditeurs — permet justement d'éviter l'écueil promotionnel.

Un mook ?

« Mook » : c'est le néologisme qu'essaient de mettre de l'avant les maisons Héliotrope et Autrement afin de décrire ce type de collectif à mi-chemin

entre le magazine et le livre. La collaboration des artistes Gérard Dubois et Thierry Labrosse de même que celle des photographes Dominique Lafond et Roger Lemoyne contribuent à faire de *Montréal la créative* un bel objet.

À travers les articles plus généraux sur le théâtre ou la danse contemporaine, quelques petites perles se trouvent également dans ce livre, notamment une nouvelle de Catherine Mavrikakis et un extrait de journal d'Évelyne de la Chenelière. Si l'ensemble de ce « Mook » n'a rien d'un essai polémique et demeure somme toute assez tranquille, il n'en demeure pas moins une manière brillante de meubler une ambassade.



★ 1/2

YVES BRETON

Histoires de l'avènement du Canada aussi appelé Nouvelle-France

Ottawa, Vermillon, coll. « Essais et recherches », n° 19, 2010, 184 p., 14 \$

Histoire au singulier

Rien de bien nouveau du côté des *Histoires de l'avènement du Canada aussi appelé Nouvelle-France* dans lequel Yves

Breton embrasse les principaux mythes fondateurs. En ressort un portrait divertissant, mais qui ne remet absolument pas en question les lieux communs convoyés par les différents récits historiques.

Commençant par la formation du pays par les glaciers jusqu'à la Conquête, les *Histoires de l'avènement du Canada* d'Yves Breton n'ont de pluriel que le nom. En effet, ce sont plutôt les clichés de l'histoire des grands hommes qui nous sont resservis dans ce livre.

Le traitement que fait Breton des Premières Nations frise la condescendance et le mépris, allant jusqu'à les nommer « Indiens » en couverture. Certains passages sont carrément gênants à lire, comme lorsque l'auteur explique la politique du métissage par les autorités françaises : « En effet, lâcher dans les vastes espaces d'Amérique de jeunes et solides gaillards débordants de vie ne pouvait que favoriser la mise en œuvre de la politique en question [...] »

Et les femme, elles ?

Il est possible de douter du fait que les femmes autochtones de l'époque aient perçu les choses de manière aussi désinvolte mais, après tout, les « jeunes et solides gaillards » ne leur demandaient sans doute pas toujours leur avis sur la question.

Tout humour noir mis à part, le livre de Breton se démarque par le peu de place qu'il fait aux femmes dans la colonisation. Si la plupart des histoires contemporaines du Québec et du Canada, même celles destinées à un public non spécialisé, s'attardent à réfléchir sur le rôle de ces groupes effacés injustement des histoires antérieures, aucun travail du genre n'apparaît dans cet ouvrage.

Au contraire, c'est plutôt les éternels récits des Cartier, Champlain et autres hommes d'importance qui préoccupent l'historien, des récits qu'il raconte certes avec adresse, mais qui tendent à nier le caractère arbitraire de toute narration historique en oubliant la pluralité des voix qui composent l'histoire d'un peuple.